

encore rejoints, l'attendaient paisiblement à Ulm sur le haut Danube, et pensaient le voir déboucher de la forêt Noire, Napoléon les tournait par les montagnes de Franconie, comme jadis par le Saint-Bernard, venait avec des forces supérieures couper leurs communications, les cernait dans Ulm, et détruisait quatre-vingt mille hommes presque sans combat. De là il passait l'un après l'autre les affluents du Danube. Moins modéré que Moreau, il entra à Vienne, et, sans s'y arrêter, poursuivait Russes et Autrichiens sur la route de Moravie.

CXXXVIII. A Austerlitz, les ennemis attendirent, résolus non seulement de repousser, mais d'attaquer le terrible général qui les poursuivait l'épée dans les reins. Le terrain leur était favorable. Ils occupaient un plateau facile à défendre, au pied duquel tournait la route de Brünn à Olmutz, de sorte que, par un effort énergique, ils pouvaient en descendre pour écraser la droite des Français et leur couper la retraite. Le mouvement était si naturel, que l'empereur le devina et l'annonça à ses soldats. C'était le 2 décembre, l'anniversaire de son couronnement; il faisait un froid sec, et au brouillard du matin succéda un soleil devenu fameux. Trente-cinq mille Russes s'étaient ébranlés avant le jour pour opérer le mouvement décisif; mais Napoléon se riait de leurs projets. Les laissant s'engager, il ne leur opposa que onze mille hommes, dont une partie, ayant fait trente-six lieues en deux jours, arrivaient en toute hâte, oubliant la fatigue au bruit du canon. Pendant six heures la froide énergie des Moscovites vint se briser aux pieds de ces braves. Que faire contre de pareils soldats? Pendant que Davout les soutenait de son exemple, le reste de l'armée enlevait le plateau d'où les Russes étaient descendus, enfonçait leur centre et les séparait de leur aile aventurée. Celle-ci succomba presque tout entière; plutôt que de se rendre, elle alla s'abîmer dans des étangs glacés, bientôt entr'ouverts par les boulets. Le reste fuyait en désordre, laissant quinze mille morts, vingt mille prisonniers, cent quatre-vingts bouches à feu (1805).

CXXXIX. Les Français avaient montré, sinon qu'ils avaient raison, du moins que leur bravoure était encore à la hauteur de leur ambition. Les Russes repassèrent leur frontière. Éperdu, l'empereur d'Autriche vint lui-même au bivouac du vainqueur se mettre à sa merci. Napoléon demanda de lui tout ce qui se pouvait obtenir, au risque d'en faire à jamais son ennemi. Pour la France, il exigea Venise, le Frioul, l'Istrie, la Dalmatie; pour ses alliés d'Allemagne, la Souabe et le Tyrol. Encore s'il se fût contenté d'anéantir l'Autriche; mais, fort de ses victoires, il en prit carrière pour opérer de nouveaux agrandissements, dépassant tous les rêves de Louis XIV. Pendant que la colonne Vendôme et l'arc de triomphe de l'Étoile s'élevaient pour perpétuer les souvenirs de ses exploits, il chassait les Bourbons de Naples, et les remplaçait par son frère Joseph, donnait son frère Louis pour roi à la Hollande, alliait sa famille à celles de Bavière, de Baden et de Wurtemberg, et réunissait sous son protectorat une partie des princes germaniques avec le nom de Confédération du Rhin.

CXL. C'était une manière peu dissimulée d'ajouter ces États comme sujets ou comme vassaux à son gigantesque empire, et, si nulle voix ne s'élevait en faveur de l'Italie en Allemagne, la Prusse, qui n'avait travaillé à l'abaissement de l'Autriche que dans l'espoir de la supplanter, s'indignait de voir cette prépondérance si convoitée lui échapper. A cette ambition humiliée se joignait le patriotisme allemand, maladroitement froissé par les empiétements de la France, faisant retomber sur elle tout l'odieux des derniers partages, et oubliant l'avidité de ses princes pour se rallier à eux contre l'étranger. Ce sentiment fut bientôt si général, si énergique, que le roi de Prusse, malgré l'offre d'ailleurs peu sincère du Hanovre, se prépara à la guerre, et résolut de combattre avec les Russes, sinon pour le succès de sa secrète ambition, du moins pour l'indépendance germanique. Napoléon avait prévu cette défection, et se flattait d'en tirer vengeance. Il s'était même préparé, la veille d'Austerlitz, à combattre à la fois l'Autriche et la Prusse, tant il se fiait

à la bravoure de ses soldats, aux ressources de son génie et au développement progressif de ses armées. Mais, pour que ces deux puissances, l'une relevée de ses défaites, l'autre châtiée dans son orgueil, consentissent à s'unir contre l'ennemi commun, il leur fallait de sa part de sévères, de nombreuses, d'irrésistibles leçons. Elles ne leur firent point défaut.

CXLI. Les élèves du grand Frédéric, qui n'avaient pas vu sans déplaisir les désastres d'Ulm et d'Austerlitz, apprirent bientôt que, reportées du sud au nord, les troupes de Napoléon s'avançaient à travers la forêt de Thuringe. Cette fois ce n'était plus une longue vallée, comme celle du Pô ou du Danube, mais de vastes et sablonneuses plaines peuplées de sapins et de bouleaux, coupées par le Wésér, l'Elbe, l'Oder, la Vistule, le Niémen, séparées du monde catholique par les montagnes de Bohême et allant de la Belgique jusqu'au pied des monts Ourals. Depuis que la guerre avait fait du Rhin un champ de bataille disputé, l'Elbe était devenue l'artère de l'Allemagne du Nord. Sortant de Bohême à Dresde et aboutissant au riche entrepôt de Hambourg, ce fleuve profond, défendu par les places de Torgau et de Magdebourg, était le meilleur rempart de la Prusse et de Berlin. Mais, dans leur première ardeur, les Prussiens l'avaient passé, avaient remonté un de ses affluents, la Saale, et, sans attendre les Russes, étaient venus, au nombre de cent quarante mille, prendre position aux débouchés de la forêt de Thuringe, qu'ils avaient également négligé de défendre.

CXLII. Cette demi-mesure, provoquée par une folle outrecuidance, comblait les désirs de Napoléon. A la vue de sa belle armée arrivée sans obstacle sur la rive droite de la Saale, et jetant partout la terreur, l'émotion gagna les Prussiens, et les décida subitement à rétrograder sur l'Elbe. Il était trop tard. En présence d'un ennemi plein d'ardeur, mieux valait cent fois défendre tous réunis le passage de la rivière et les escarpements de la rive gauche. Ils ne profitèrent même pas de cette belle position pour protéger leur retraite, et, pendant que la moitié

de leur armée redescendait le cours de la Saale, l'autre moitié restait comme paralysée aux environs d'Iéna, sans en détruire le pont, sans en couronner les hauteurs. Trompé, comme il l'était quelquefois, par l'imprévoyance de ses adversaires, Napoléon crut qu'il aurait affaire à l'armée prussienne tout entière. Il se contenta d'envoyer deux corps sur sa droite passer la Saale à trois ou quatre lieues plus bas et couper la retraite aux vaincus; puis, avec une masse de cent mille hommes, il escalada les pentes qui dominent Iéna, jeta l'ennemi dans un indicible désordre, lui enleva quinze mille prisonniers et presque tous ses canons.

CXLIII. Sur sa droite, à Auerstädt, les choses se passaient bien différemment, et pouvaient faire expier ce triomphe par un désastre. Vingt-six mille hommes, ayant aussi traversé la Saale sans résistance, allaient se trouver en face du roi de Prusse et du gros de l'armée qui battait en retraite. Heureusement ils avaient à leur tête le brave Davout, le même qui, à Austerlitz, avait repoussé à trois contre un les attaques des Russes. Il dispose ses troupes autour d'un petit village, son seul appui, sur un terrain découvert, résiste en ligne aux décharges d'une artillerie redoutable, en carré au choc d'une nombreuse cavalerie, et, après six heures d'une lutte acharnée, ayant sept mille hommes hors de combat, il contraint l'ennemi à reculer, lui enlève cent quinze canons et trois mille prisonniers. A quelques pas de là, un frère d'armes jaloux, qui devait trahir un jour, Bernadotte, avait refusé de prendre part à cette lutte inégale, au risque d'en compromettre le succès.

CXLIV. Si cette victoire n'eût aveuglé Napoléon, il aurait pu y lire les causes qui le perdirent plus tard: d'un côté, le nombre même de ses soldats, qui les empêchait, quel que fût son génie, d'agir tous à la fois sous son œil et sous sa main; de l'autre, les rivalités de ses lieutenants, instruments intéressés d'une politique égoïste. Mais comment ne pas être enivré des dons de la fortune? Le roi de Prusse venait de perdre son meilleur général, le duc de Brunswick. Forcé

CL. Si Napoléon limitait ainsi la part d'Alexandre, fort de cette alliance, il ne mettait point de bornes au parti qu'il voulait lui-même en tirer. Incapable, par sa faute, de vaincre les Anglais sur mer, il se vengeait sur leur commerce, qu'il poursuivait partout avec une implacable rigueur, et, sous prétexte d'affranchir l'Europe de leur industrie, il l'accablait à son tour d'une domination plus envahissante et plus dure. Le pape même ne fut pas excepté. Pour n'avoir pas déclaré la guerre à l'Angleterre, celui qui naguère était venu jusqu'à Paris sacrer le nouveau Charlemagne, vit le patrimoine de Saint-Pierre brutalement envahi, et resta prisonnier dans son propre palais, jusqu'à ce qu'il plût à ses gardiens de l'emmener ailleurs. Ainsi, par un complet renversement de toutes choses, Napoléon, uni au schisme grec, auquel pourtant il refusait Constantinople, penchait aussi vers le schisme et s'empara de la ville éternelle, vainement convoitée jadis par les empereurs d'Allemagne. Amoindrissant le plus grand bien qu'il eût fait dans sa vie, il attaquait le foyer de la liberté morale et religieuse. N'était-ce pas surpasser l'orgueil de Louis XIV, rappeler l'audace de Philippe le Bel et les violences du Directoire ?

CLI. Là ne devaient pas s'arrêter ces tristes ressemblances. Ne respectant pas la majesté désarmée du saint-siège, que pouvait épargner cette vaste ambition ? Depuis longtemps coupable de connivence avec les Anglais, le Portugal fut envahi, son roi réduit à s'embarquer pour le Brésil. Vint le tour de l'Espagne, fidèle alliée de la France, sans autre crime que sa faiblesse. D'une main Napoléon y attise l'anarchie ; de l'autre, il appelle à Bayonne ses princes éperdus et divisés. Avec une habileté digne de Louis XI, il fait abdiquer le père, envoie le fils prisonnier à Valençay, s'empare par surprise de Barcelone, de Pampelune, et proclame roi d'Espagne celui de ses frères qui a déjà remplacé les Bourbons de Naples (1808). Jusque-là, dans ses entreprises les moins justes et les plus hardies, il n'avait pas trop présumé de son génie ni de ses forces. La

bravoure de sa grande armée, le parti qu'il en savait tirer, étaient tels que personne n'était capable de lui résister, et qu'il fallait que lui-même prit à tâche de démolir ce merveilleux édifice. Cette fois commençait réellement la folie politique, châtement mérité de la folie morale. Pendant que de jeunes conscrits remplaçaient à la hâte les cadres de l'armée d'Allemagne, les vieux soldats de la république, les vainqueurs d'Arcole, de Rivoli, de Zurich, d'Austerlitz et d'Éna passaient les Pyrénées, et allaient briser leur noble courage contre l'énergie plus noble encore d'une nation soulevée pour son indépendance, et contre les coups d'un ennemi surhumain, contre les atteintes d'un climat brûlant.

CLII. Pour qui eût voulu en profiter, le Ciel ne fut pas avare de salutaires avertissements. En six mois un corps d'armée avait capitulé à Baylen, un autre à Lisbonne, et les Français étaient ramenés sur l'Èbre. Mais Napoléon s'obstina. Conduisant en personne deux cent cinquante mille hommes avec cette impétuosité que rien n'arrêtait, il reconquit Madrid, et jeta les Anglais sur la mer. Puis, revenant, comme ailleurs, aux coupables instincts de la révolution et faisant appel à de mauvaises passions, dont les Espagnols ne connaissaient pas encore le langage, il abolit les droits féodaux et les couvents, attaqua le vieux fantôme de l'inquisition, mit la main sur les biens de l'Église : inutiles persécutions qui à l'élan du patriotisme ajoutèrent celui d'une foi outragée. Les Français furent traqués comme jadis les Maures ; chaque défilé des montagnes devint un coupe-gorge, chaque ville une place d'armes à prendre et à reprendre d'assaut, l'Espagne entière un tombeau pour des soldats capables de vaincre toutes les armées du monde, mais non d'invisibles et innombrables partisans.

CLIII. Par cette dernière conquête, les Anglais devenaient des libérateurs au delà des Pyrénées, comme bientôt les Russes au delà du Rhin. L'amitié d'Alexandre s'en était singulièrement refroidie ; le patriotisme allemand s'en irritait, et, sans attendre que la

Prusse se fût refaite et que le czar pût en venir à une rupture ouverte, l'Autriche crut le moment arrivé de renverser à elle seule l'ennemi commun. Depuis Austerlitz, l'archiduc Charles avait travaillé avec la lenteur et la persévérance germaniques à relever sa patrie et à lui rendre une armée. Il choisit le moment où, affaiblis par la guerre d'Espagne, les Français n'avaient plus guère devant lui que des conscrits ou des alliés douteux. Espérant les surprendre avant leur concentration, il remonta le Danube, passa l'Inn et l'Isar, et marcha sur Ratisbonne pour y donner la main aux troupes venant de Bohême. Dans cette manœuvre rapide, il voulait, comme jadis à Hohenlinden, déborder la gauche des Français et les séparer de leurs communications.

CLIV. Napoléon, moins que personne, est homme à se laisser prévenir. Devinant les intentions de l'ennemi, il cherche à lui en faciliter l'exécution, retire ses troupes de Ratisbonne pour mieux l'y attirer ; puis, par une attaque décisive, il le coupe en deux, et rejette sa gauche sur l'Isar, le reste d'Eckmühl sur Ratisbonne. Mais ce n'étaient plus les Autrichiens tels qu'il les avait trouvés à Marengo. Aguerris, perfectionnés par ses propres leçons, ils avaient déployé une rare fermeté. Au contraire, ses jeunes soldats, à peine formés, avaient eu besoin d'être menés par Davout pour enlever le moulin d'Eckmühl. Le soir, exténués par la bataille, ils s'étaient vus hors d'état de jeter l'ennemi dans le Danube. Le lendemain, l'archiduc Charles défendit un instant Ratisbonne, puis gagna la Bohême sans être poursuivi.

CLV. Au risque de le retrouver plus loin, Napoléon préféra suivre la route de Vienne et par là dégager son armée d'Italie, qui avait peine à forcer les Alpes styriennes. Quoique vainqueur, sa situation devenait critique. Maître d'une capitale frémissante qui, à elle seule, demandait une armée pour la garder, ayant le Tyrol et une partie de l'Allemagne insurgés derrière lui, le reste prêt à s'armer au premier signal, il lui fallait passer de vive force un fleuve comme le Danube, et livrer une nouvelle bataille à l'archiduc, accouru au

bord opposé. Il semblait convenu entre eux que là se déciderait le sort de la monarchie autrichienne. D'un côté, l'un préparait un pont gigantesque pour franchir le fleuve ; en face de lui, l'autre réunissait quatre-vingt-dix mille hommes et trois cents canons pour écraser les premiers qui se présenteraient.

CLVI. Enfin Napoléon déjoua la vigilance de son adversaire, et parvint à passer à la faveur de l'île de Lobau. Déjà il avait établi vingt-deux mille hommes dans les villages d'Aspern et d'Essling, quand une crue subite du Danube rompit le pont et laissa cette poignée de braves à la merci de l'ennemi. Pendant six heures ils résistèrent à toutes les attaques ; las d'un long carnage, l'archiduc Charles eut la faiblesse de remettre au lendemain. Le pont s'étant rétabli pendant la nuit, il eut affaire à soixante mille hommes, dépourvus, il est vrai, d'artillerie et de munitions, mais commandés par Lannes, Masséna et Napoléon. Les Français étaient au moment de percer le demi-cercle de fer qui les étrenait de toutes parts, quand le pont se rompit encore une fois ; les cartouches manquèrent : Napoléon à son tour faiblit, et ordonna une retraite plus périlleuse que l'attaque. Il fallut tenir jusqu'au soir et serrer les rangs sous un feu effroyable. Invulnérable à la charge, Lannes eut, en descendant de cheval, les deux jambes fracassées par un boulet. La nuit venue, chaque corps emmena ses canons, emporta ses blessés, et repassa dans l'île de Lobau. De chaque côté il y avait vingt mille hommes hors de combat. Point de prisonniers dans cette lutte à mort.

CLVII. En réalité, bien qu'arrêté par la crue du Danube, aux yeux de tous Napoléon était vaincu. Battre en retraite était l'avis de ses lieutenants. En effet, avec un peu d'audace, l'archiduc Charles pouvait remonter le Danube et achever de soulever l'Allemagne. Napoléon seul, sachant que reculer devant le péril c'est l'accroître, persista à rester dans l'île de Lobau, y passa quarante jours à réparer son échec, à construire des redoutes, des magasins à poudre, des fours, des routes, à amasser des vivres, à recevoir des renforts. Paisible alors que chacun doutait de sa for-

de rebrousser chemin, il n'avait retrouvé, en approchant d'Iéna, que des troupes débandées qui achevèrent le désordre des siennes. Au lieu de rejoindre l'Elbe, ces fuyards se hâtèrent de gagner les montagnes et les bois. Une seule journée avait suffi pour anéantir cette orgueilleuse nation (1806). La route de Berlin était ouverte, et en la suivant les Français avaient à traverser le champ de bataille de Rosbach, dont ils venaient assurément d'effacer la honte. Aux oreilles de leur empereur arrivait le nom d'empereur d'Occident.

CXLV. Le moment était venu pour lui de vérifier ce titre glorieux et de justifier ses éclatantes victoires. Bien qu'il eût livré aux princes protestants d'Allemagne les nobles, les villes libres, les abbayes, les électors et toutes les libertés du vieil empire germanique, ne pouvait-il pas encore devenir le libérateur de l'Occident? N'avait-il pas à combattre les Russes et les Anglais, envahisseurs du continent et des mers? En poursuivant partout les marchandises anglaises par ses décrets de Berlin et par son blocus continental (1806), il forçait l'Europe à s'affranchir d'un joug honteux et à vivre de sa propre industrie. En marchant contre la Russie, il attaquait la redoutable complice de cette Allemagne protestante, qui avait produit à la fois le grand Frédéric et Catherine II. Arrivant sur la Vistule, il allait toucher du doigt la grande iniquité du XVIII<sup>e</sup> siècle, et trouver tout frémissants d'indignation et de patriotisme ces Polonais que de prétendus sages s'étaient partagés. Quelques provinces rendues à l'Autriche l'entraîneraient à rétablir avec lui cette brave nation, nécessaire surtout à l'indépendance de l'Allemagne. C'était d'un seul coup réparer les attentats des protestants et des philosophes, et effacer par un premier bienfait le souvenir de ses propres fautes : magnifique occasion que lui offrait alors Celui qui connaît la faiblesse humaine, et qui pour un peu de bien pardonne beaucoup de mal.

CXLVI. Toutefois, ici encore, il serait lamentable de penser que de grandes choses ont dépendu de la volonté d'un seul homme.

Sans doute celui-ci semblait assez fort pour ordonner et pour accomplir tout ce qu'il aurait résolu. Mais le bien seul ne se commande point, ne s'impose pas par le génie, et ne s'achète que par les sueurs, les sacrifices, le libre dévouement des générations. Si, entraîné sur la pente d'une vaste ambition, l'empereur fermait les yeux à la vérité catholique, qui lui eût donné le secret d'une politique grande et généreuse, et révélé la grande mission de la France, il était d'accord avec son temps, et l'Europe entière, étrangère à cette vérité, mal corrigée de ses illusions, corrompue d'esprit et de mœurs, restait plus digne de châtement que de récompense. Croyant trop à la puissance des armes, et décidé à ne les employer que pour ses propres intérêts, Napoléon se contenta donc de ménager la susceptibilité de l'Autriche, à laquelle il ne voulait rien céder, et traita les Polonais comme jadis les Italiens, en leur disant vaguement que pour être libres il fallait le mériter.

CXLVII. Tous ses soins eurent pour objet d'assurer la vie de son armée, portée sur la Vistule seulement au chiffre de cent mille hommes, et obligée d'hiverner sous ce rude climat. Mieux habitués au froid, les Russes voulurent profiter des rigueurs de février pour le surprendre dans ses cantonnements. Mais ses précautions étaient si bien prises, qu'il les reçut en forces, les fit reculer, et se mit à leur poursuite dans l'espoir de punir leur audace. Ces farouches ennemis l'attendirent dans la plaine d'Eylau, lui opposant deux murailles d'hommes et cinq cents bouches à feu. Après plusieurs heures d'une horrible canonnade, l'infanterie s'ébranle pour l'attaque; elle s'obstine en vain, et revient à moitié détruite. Jamais Napoléon n'a trouvé pareille résistance. Sa fortune semble fléchir. Il tente un effort désespéré, et lance Murat avec douze mille chevaux, qui font trembler la terre sous leurs pieds. La première ligne russe est culbutée, et se relève pour une lutte corps à corps; la seconde se retire et accable de ses feux cette sanglante mêlée. L'empereur n'avait plus une réserve pour reprendre l'offensive et décider la journée :

de l'autre côté arrivaient huit mille Prussiens. Heureusement Ney les suivait de près. L'ennemi céda le champ de bataille. Napoléon y coucha, mais sans être sûr du lendemain. De part et d'autre on était exténué. Les Russes se retirèrent en ordre, emmenant leurs canons, leurs blessés, et ne laissant que trois mille prisonniers; les Français les poursuivirent à peine (1807). Cette victoire, si elle méritait ce nom, était une source de graves réflexions. Vingt mille morts jonchaient la terre; jamais tant de sang n'avait coulé, et la neige en avait fidèlement gardé l'empreinte. Napoléon en fut saisi; car le sang crie vengeance quand il n'est pas versé pour une cause sainte. Le conquérant chercha à se faire illusion : « Nous combattons, écrivait-il, « contre les barbares du Nord, qui envahissent jadis l'empire romain. » Il disait vrai si, plus menaçant qu'eux, il n'en avait fait lui-même les libérateurs de l'Europe.

CXLVIII. Au printemps, plutôt que de se rapprocher de l'Autriche, il l'intimida, et s'en tira, comme toujours, en armant cent mille hommes de plus. Maître de Dantzick, il marcha sur Koenigsberg, dernier refuge des Prussiens, dernier port ouvert aux Anglais. Les Russes tentèrent de l'y précéder. Pour cela il fallait passer l'Alle, dont il suivait la rive gauche. Mais il n'était pas homme à perdre ses avantages, comme les Prussiens derrière la Saale. Repoussé dans une première tentative, l'ennemi essaya de gagner le pont de Friedland, le traversa et s'aventura dans un coude qu'y forme la rivière. Emprisonné dans cet angle étroit, il ne put se déployer, et, le 14 juin, à trois heures du matin, le corps de Lannes suffit pour l'arrêter. C'était l'anniversaire de Marengo. Napoléon arrive au galop, joyeux, superbe comme l'aigle qui mesure sa proie. Toute son armée le suit, prête à obéir à un signal de la main. Il prend Ney par le bras, lui montre sur la droite les ponts de Friedland, seule retraite de l'ennemi, et lui commande d'y marcher sans regarder derrière lui. Bien fait pour ces coups d'audace, Ney renverse tout, même la garde russe, et entre à Friedland au milieu d'une effroyable mêlée. Son but est atteint :

les ponts sont détruits et brûlés. Napoléon attendait ce moment pour donner le branle à ses troupes et pour jeter les Russes dans l'Alle. Aussi farouches qu'à Eylau, ils aiment mieux se noyer que de se rendre. Vingt-cinq mille y succombent. Le reste s'enfuit au delà du Niémen, et Koenigsberg est le fruit de la victoire (1807).

CXLIX. Arrivé au delà de la Pologne, aux confins de l'Europe civilisée, Napoléon y trouva l'empereur de Russie, le jeune Alexandre, qui vint lui demander sur un radeau du Niémen la paix qu'il avait refusée après Austerlitz. Il l'entraîna à Tilsitt (1807), le combla de caresses, de cadeaux, de tout ce que son adresse infinie avait inventé naguère pour séduire et pour charmer le pape Pie VII. Sous le voile d'une tendre amitié, c'était le czar qu'il voulait maintenant faire servir à ses ambitieux desseins. N'osant encore se passer entièrement d'appui pour dompter l'Europe frémissante, il tendait la main à l'ennemi le plus redoutable de la liberté des peuples, au représentant de la barbarie et du despotisme oriental, à l'héritier de Pierre le Grand et de Catherine II, et il feignait de vouloir partager avec lui l'empire du monde; car telle est la logique des passions. La première suite de cette étrange alliance était le sacrifice de la Pologne, dont la partie prussienne seulement changea de maître, et passa aux mains du roi de Saxe, sous le nom de grand-duché de Varsovie. De plus, la Russie devait punir la Suède de son union avec l'Angleterre en lui ôtant la Finlande, et prendre à la Porte les provinces danubiennes jusqu'aux Balkans. C'était dépouiller deux États faibles au profit du colosse qui jouait vis-à-vis de l'Occident le rôle menaçant des Turcs. Constantinople seul manquait aux convoitises de cet avide successeur du croissant. A ce prix peut-être l'intimité eût été sincère et durable, si tant est que deux conquérants puissent vivre en bonne intelligence. Mais céder une si riche proie, c'était évidemment se déshonorer. D'ailleurs, n'avait-on pas assez payé un prince vaincu auquel on ne devait rien, sinon d'avoir abandonné les Anglais et de consentir au blocus continental?